

万画 10 000
MANGA images
Revue sur la bande dessinée japonaise

Le manga au féminin

Articles, chroniques, entretiens et mangas



ÉditionsH

Direction éditoriale : Hervé Brient

Suivi de rédaction : Anne Lecomte

Conception graphique et composition : Hervé Brient

Illustration de couverture : Alivia

Relectures et corrections : Hervé Brient, Anne Lecomte et Emmanuel Michaud

Rédacteurs :	Hervé Brient	Virginie Sabatier
	Xavier Hébert	Lucile Fontaine
	Karen Merveille	Sébastien Kimberg
	Bruno Pham	Marie-Saskia Raynal
	Hadrien de Bats	Émilie Nogaro
	Élodie Lepelletier	Anne Lecomte
	Laurent Lefebvre	

Nouvelles *Découverte* et *À la mer en pyjama*

par Junko Kawakami

Traduction et adaptation : Hadrien de Bats

Adaptation graphique et lettrage : Anne Demars

News

Pyjama de umi he

from MIDORI HIME © 2008 Junko KAWAKAMI

French translation rights arranged with
SHODENSHA Publishing Co, Ltd., Tokyo
through TOHAN CORPORATION, Tokyo

Merci aux sites Mangaverse.net, Mangaupdates.com et Manga-news.com pour leurs informations. Merci aussi à Emmanuel Viaud pour ses précieuses remarques.

Nous remercions pour leur aide :

Maud Beaumont et Yuki Martin (Delcourt), Sophie Caiola et Pia Tiano-Guez (Glénat), Yves Schlirf et Emmanuelle Philippon-Verniquet (Kana), Jérôme Chelim (Kazé Manga), Fabien Vautrin (Kurokawa), Sophie Cony (Panini), Laure Peduzzi (Pika), Wladimir Labaere (Sakka), Cécile Bergeret (Soleil), Yves Huchez (Taifu) ainsi que Sébastien Agoué (Tonkam).

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© 2010 - Éditions H

Manga 10 000 images est une marque déposée.

Tous les textes et illustrations sont la propriété de leurs auteurs respectifs.

Achévé d'imprimer en France en août 2010
sur les presses de l'imprimerie Jouve (Mayenne)

Dépôt légal : septembre 2010

ISBN : 978-2-9531781-4-2 – ISSN : 1967-5801

Éditions H SARL
25 rue du Maréchal Foch
78 000 VERSAILLES

Éditorial

par Hervé Brient

Le voici enfin, ce troisième numéro de *Manga 10 000 images*. Si nous avons tant fait attendre nos lecteurs, c'est par volonté de proposer le meilleur contenu possible. Le « manga fait par ou pour les femmes » est un vaste sujet, dont le balisage a pris plus de temps que prévu à une équipe éditoriale aux multiples activités. Néanmoins, le principal est là : pouvoir tenir *Le manga au féminin* entre ses mains.

La revue continue donc à explorer les différentes facettes du manga en cherchant à éviter l'écueil des approximations et des lieux communs. Pour mieux comprendre la bande dessinée japonaise, nous vous proposons des articles cherchant à recouvrir les trois niveaux d'écriture énoncés par Thierry Groensteen. Ceux-ci ont notamment été réaffirmés par l'auteur à l'occasion d'une table ronde sur la critique en bande dessinée qui s'est déroulée à Poitiers, en février 2010 et en notre présence.

C'est ainsi que vous pourrez trouver, dans le « Coin des chroniques » du présent ouvrage, ce que Thierry Groensteen nomme de la *critique d'accompagnement*. Si ce type d'exercice est le plus répandu, notamment sur de nombreux sites Internet et dans la presse spécialisée, il nous semble toutefois indispensable de proposer une sorte de guide de lecture se développant au fur et à mesure des thèmes abordés. Pour approfondir le sujet, des articles relevant de la *critique d'analyse* permettent de mieux comprendre le développement et l'état actuel du manga. Enfin, les autres textes se rattachent plus à du *discours théorique* qu'à de la critique proprement dite, ce qui permet d'aller plus loin dans l'étude du corpus. Des entretiens avec des acteurs du monde du manga ainsi que les deux nouvelles en bandes dessinées en fin de volume permettent d'illustrer plus concrètement notre propos.

Nous vous souhaitons donc une excellente lecture et nous vous donnons rendez-vous en 2011 avec *Le manga alternatif*, ainsi qu'une réédition mise à jour et augmentée du numéro 1 dédié au *yaoi*. Cerise sur le gâteau, vous aurez la possibilité de découvrir le premier hors-série de la collection qui sera consacré aux mangas culinaires. Il s'agira là d'une sorte de monographie réalisée par un auteur unique et non pas d'un ouvrage collectif.

Sommaire

L'esthétique <i>shôjo</i> : de l'illustration au manga	5
Le chevalier au ruban : le <i>shôjo manga</i> selon Tezuka	47
La révolte du lys : une odyssée du <i>yuri</i>	55
Le manga au féminin : « <i>shôjo/josei</i> », la frontière floue	81
Paroles d'éditeurs	93
Mangas sous XX : ces femmes qui écrivent pour les hommes	113
« Féminanga », version 2000 : évolution, révolution ou régression ?	131
Entretien avec Setona Mizushiro	145
Sexualité des adolescentes : un certain développement du <i>shôjo manga</i>	153
Le coin des chroniques	173
Crédits iconographiques et glossaire	221
Manga : <i>À la mer en pyjama</i>	240
Manga : <i>Découverte</i>	256

L'esthétique shôjo : de l'illustration au manga

De l'origine des « grands yeux » aux mises en page éclatées

par Xavier Hébert

Le *shôjo manga* présente une grande variété stylistique, laissant à penser en premier lieu qu'il est impossible de l'appréhender dans sa totalité. On constate pourtant dès les années 1960 que la production affichait déjà des caractéristiques formelles très marquées. La décennie 1970 a connu pour ainsi dire un « âge d'or » autant thématique qu'esthétique, faisant la renommée du genre (pour ne citer qu'un seul exemple : *La Rose de Versailles* de Riyoko Ikeda). Au fil du temps, l'originalité et les attributs de cette esthétique se sont certes érodés, en particulier à l'orée des années 1990 avec l'émergence d'une nouvelle génération d'auteures (héritière notamment de Kyôko Okazaki) qui a apporté un nouveau souffle graphique et narratif pour traiter des sujets de plus en plus matures. Sous cette perspective, je vous propose de suivre le cheminement du style *shôjo* (esthétique et modèle de découpage — excluant la pure thématique) depuis ses origines jusqu'à son développement actuel, en passant par le *josei manga* qui est sa transposition plus adulte.

Quand on aborde l'histoire du *shôjo manga*, le nom d'Osamu Tezuka, crédité en tant que « créateur du genre », apparaît immanquablement. Sur ce point, il faut rester extrêmement prudent, relativiser et voir dans ces propos une manière abusive ou naïve de présenter l'auteur. Le même type de procès peut être fait à l'encontre du *shônen manga*, et plus précisément avec le « *story-manga* » tel qu'on l'identifiait dans les années 1950. Si Tezuka a indéniablement contribué au développement de ce type de bande dessinée pour garçons en y insufflant une nouvelle dimension scénaristique et esthétique (jusqu'à en être considéré comme le porte-étendard), il ne l'a évidemment pas créé. D'ailleurs, personne ne l'a créé. Il en va de même pour le manga au féminin. Mais les clichés ont la vie dure. Quant à être le « pionnier du *shôjo story-manga* », il n'y avait donc qu'un pas que bon

nombre de journalistes japonais peu informés ont franchi. Il est vrai que Tezuka fut le premier à publier de longs récits dramatiques pour un public féminin. C'est sur ce point que la légende a perduré jusqu'à nos jours. Néanmoins, Tezuka a joué un rôle important dans l'élaboration d'une esthétique visuelle typique au *shôjo manga*. Tezuka n'a donc pas « inventé » le manga, mais son rôle dans l'histoire du médium a été conséquent. Son influence stylistique a profondément façonné l'esthétique de la bande dessinée japonaise des années 1950 et 1960. Ce legs demeure encore présent à divers degrés, mais généralement de façon diffuse, sous une forme moins aisément décelable au premier abord : un modèle de narration visuelle¹.

On sait aussi que l'auteur a durablement marqué le *shôjo manga* avec diverses séries produites pour un public de jeunes filles et tout particulièrement avec un titre qui a influencé plusieurs générations : *Ribbon no kishi* (« Le chevalier au ruban »), rebaptisé en France *Princesse Saphir*. Ce manga, dont la première version remonte à 1953, constitue un repère décisif dans l'évolution du manga féminin. Bien plus qu'un récit d'aventure romantique agrémenté d'une héroïne atypique (au caractère, certes, très original !), il s'agit avant tout d'une œuvre qui a érigé de nouvelles conventions graphiques. Il est certain que c'est dans l'univers référentiel de Tezuka qu'il faut premièrement chercher pour comprendre comment cette esthétique s'est développée et a pu, par la suite, toucher le reste de la production *shôjo manga*.

Si Tezuka n'a pas inventé le *shôjo manga*, on constate que depuis *Ribbon no kishi*, le genre s'en est trouvé changé. Il s'agissait d'une commande pour la revue *Shôjo Club*, et donc d'une œuvre « calibrée ». Mais là où Tezuka se révèle original par rapport à la production de l'époque, c'est dans son traitement esthétique et dramaturgique (mais je ne développerai pas ce dernier point ici). Ce qu'il faut retenir, c'est que l'auteur a appliqué son « savoir faire » déjà éprouvé dans le *shônen* au domaine du *shôjo*. Pour plus de précisions sur *Ribbon no kishi*, j'invite les lecteurs à lire mon autre article en page 47. Néanmoins le rôle de Tezuka s'arrête là, aussi conséquent soit-il. Les *shôjo* et *josei manga* actuels sont certainement plus redevables des *mangaka*, majoritairement des femmes, qui se sont nourris de l'esthétique « à la Tezuka », mais qui dès le milieu des années 1960 et surtout dans les années 1970 ont su la renouveler, la dépasser et parfois même la transcender.



Des yeux typiquement *shôjo manga* ?

La première question qui vient rapidement à l'esprit quand on se penche sur l'origine du style dominant en *shôjo manga* est celle de l'apparence physique des héroïnes. On repère aisément certaines récurrences graphiques, notamment dans le dessin des visages et surtout la taille et la forme des yeux. En effet, si on admet que les « grands yeux » de l'esthétique manga découlent du style Tezuka du fait que l'auteur a le plus marqué le médium, il faut néanmoins apporter quelques nuances à ces propos. Ce sont bien les grands yeux des personnages « à la Tezuka » qui ont été repris par une multitude de *mangaka* dans les années 1950 et 1960. C'est aussi cette tendance qui perdure de nos jours sous des formes dérivées et variées. Cependant, on oublie trop souvent que ces grands yeux ont eux-mêmes une origine ! Si Tezuka s'est inspiré des mangas et des *cartoons* américains de son enfance pour créer nombre de ses personnages, il semble bien que la figure de la jeune fille aux grands yeux — archétype de beaucoup de ses héroïnes et jeunes héros caractérisés par leurs « yeux en soucoupe et leur nez en trompette » — provienne d'une autre influence. Il est difficile de remonter à la source d'autant plus qu'il s'agit d'une particularité graphique qui, évidemment, a évolué au fil de ses œuvres.

Il faut d'abord rappeler que le manga pour la jeunesse (autrement dit ce qui constitue le point de départ du manga tel que nous l'identifions de nos jours) ne s'est développé au Japon qu'à partir des années 1920. Auparavant, il ne relevait que de dessins de presse et caricatures destinés aux adultes². Jusqu'au milieu des années 1950, les revues pour la jeunesse (incluant donc celles pour jeunes filles) publiaient peu de bandes dessinées alors qu'elles faisaient la part belle aux feuilletons littéraires et récits illustrés, entrecoupés de diverses rubriques.

Avant que le manga ne se développe, le roman pour la jeunesse, et par conséquent son illustration, constituait la principale source graphique à laquelle les lecteurs et les lectrices pouvaient accéder. L'illustration de roman, qui se pratiquait dès le début du ^{xx}e siècle, connut un grand succès notamment à partir de l'ère Taishô (1913-1926) grâce à des artistes talentueux au style réaliste, précis et dynamique. Cette décennie, surnommée également « Taishô chic³ », est en quelque sorte le pendant japonais des « Années folles » et joua un rôle très important dans le développement de divers domaines artistiques. Cette époque se caractérise



par une recherche affirmée de modernisation et d'occidentalisation. La jeunesse y affiche sa différence à travers un mode de vie et un habillement « exotiques » — autrement dit de type occidental — symbolisés par les figures de la *moga* (*modern girl*) et du *mogo* (*modern boy*). C'est aussi une période marquée par l'émancipation féminine, le genre « garçonne » issue de l'Occident est également très à la mode. Les idées foisonnent, la scène artistique est grouillante. Ce sont les années de l'introduction du jazz, de l'avènement du théâtre de Takarazuka⁴, de l'épanouissement de la peinture dite *nihon-ga*⁵ et du cinéma muet japonais.

Stimulés par l'air du temps, de nombreux peintres et graphistes vont émerger. Parmi eux, certains sont liés au courant littéraire appelé « Taishô roman » découlant du romantisme occidental du XIX^e siècle. Leur style graphique s'inscrit d'abord dans le sillage du mouvement Art nouveau : ils pratiquent un dessin élégant, très raffiné, témoignant d'une atmosphère particulièrement poétique. Sous l'appellation de « peintres lyriques » (*jojôgaka*), Yumeji Takehisa (1884-1934), Kôji Fukiya⁶ (1898-1979), Kashô Takabatake (1888-1966) et Masao Katô (1897-1977) comptent parmi les artistes les plus célèbres de l'époque. À la fois peintres, dessinateurs, poètes et parfois romanciers, ils sont adulés par les lectrices des revues pour adolescentes dans lesquelles leurs œuvres sont publiées. Certains se spécialisent dans le dessin de couvertures et de frontispices, d'autres excellent dans l'illustration de poèmes, de récits courts et de romans. Les plus prolifiques d'entre eux s'adonnent même aux dessins publicitaires et à la création de ligne de papeterie et de produits dérivés en tout genre.

La peinture lyrique (*jojôga*) : du japonisme à l'Art nouveau

On sait que l'Art nouveau s'est largement inspiré du graphisme des estampes japonaises introduites en Occident vers la fin du XIX^e siècle. En retour, ce courant artistique a lui-même suscité une grande curiosité et un engouement au Japon dès le début du XX^e siècle. Il eut pour effet de déclencher chez les artistes japonais une prise de conscience de leurs propres traditions. On peut ainsi dire que l'Art nouveau, nourri d'influences japonisantes, a fait l'objet d'une véritable « réappropriation esthétique » dans la peinture dite lyrique. Ce « japonisme à l'envers », ou, si l'on préfère, cet entrecroisement d'influences entre Japon et Occident, a sans nul doute été le premier d'une longue liste d'échanges artistiques⁷.

Les productions des peintres et illustrateurs lyriques autour des années 1920 rappellent⁸ d'abord les dessins de mode de la revue française *La Gazette du Bon Ton*, une revue de mode publiée de 1912 à 1925 par Lucien Vogel ou

Le chevalier au ruban : le *shôjo manga* selon Tezuka

par Xavier Hébert

Il était une fois dans les années 1950... une série qui esquissa les bases esthétiques du *shôjo manga*. De ces bases, le genre s'est peu à peu enrichi pour connaître un essor incroyablement inventif à l'orée des années 1970, présentant des titres devenus des classiques et parfois même des références pour la production actuelle. Après *Astro Boy* et *Le Roi Léo*, *Princesse Saphir* (alias *Ribbon no kishi*, « Le chevalier au ruban ») est ainsi la troisième œuvre emblématique d'Osamu Tezuka qui a contribué à façonner le paysage du manga pour la jeunesse dans l'après-guerre.

Les versions

Si *Ribbon no kishi* est le premier feuilleton de *shôjo manga* de Tezuka, ce n'est pas son premier essai. Les albums *Mori no yon kenshi* (« Les quatre mousquetaires de la forêt ») publié chez Fuji shobô en 1948, *Kiseki no mori no monogatari* (« Le conte de la forêt miraculeuse ») paru chez Tôkôdô en 1949, et, dans une moindre mesure, *Faust*, aussi chez Fuji shobô (1950), dessinés tous les trois pour des éditeurs *akahon* préfigurent déjà le genre.

Du vivant de Tezuka, *Ribbon no kishi* a fait l'objet de trois versions différentes en bande dessinée. L'originale a été prépubliée de 1953 à 1956 dans la revue *Shôjo Club*, la seconde (ou le *remake*) a été dessinée de 1963 à 1966 pour *Nakayoshi* et a constitué la base esthétique de la série animée produite en 1967 par Mushi Production¹, laquelle a inspiré la même année un court feuilleton dans *Shôjo Friend* dessiné cette fois par Hideaki Kitano (assistant de Tezuka). Il faut aussi inclure la suite de la première série dans *Nakayoshi*, publiée entre 1958 et 1959, et rebaptisée *Futago no kishi* (« Les chevaliers jumeaux ») pour sa sortie en version reliée (alias *Les Enfants de Saphir* en France, éditée par Soleil Manga).

L'œuvre a donc occupé l'imaginaire du *shôjo manga* de 1953 à 1959, puis de 1963 à 1967, sans compter depuis lors les nombreuses rééditions et rediffusions télévisuelles. Enfin, l'univers de *Ribbon no kishi* a plus

récemment été repris en manga dans *Nakayoshi* de 2008 à 2009 avec *Safaia Ribbon no kishi* de Pink Hanamori et Natsuko Takahashi².

L'histoire (version *Nakayoshi*)

Quelque part en Europe, à la fin du Moyen-Âge, dans le royaume imaginaire de Silverland, à cause d'une espièglerie commise par l'ange Tink, la princesse Saphir est née dotée à la fois d'un cœur de fille et d'un cœur de garçon. Or en ce royaume, la loi interdit à une princesse de prétendre au trône. Elle est par conséquent élevée comme un garçon aux yeux du



peuple. Le secret est bien gardé, mais le duc Duralumin et lord Nylon, soupçonnant la supercherie, complotent pour faire éclater la vérité. L'enjeu est de taille car Plastic, fils du duc, hériterait alors de la couronne. Afin de réparer son erreur, Tink est envoyé sur terre avec pour mission de protéger Saphir et de récupérer son cœur de garçon. Un soir de carnaval, Saphir, qui a maintenant quinze ans « se déguise » en fille (avec une perruque de lin) et sort en ville incognito. Dans un bal, elle fait la connaissance du prince Franz Charming, l'héritier du royaume voisin, Goldland. Ils tombent amoureux l'un de l'autre. Mais à son retour, Saphir manque d'être démasquée.



Lors du couronnement du prince Saphir, Duralumin et Nylon dévoilent sa vraie identité. Accusée de trahison, elle est emprisonnée avec sa mère. Grâce à la complicité du geôlier, elle finit par s'évader et décide de combattre les méfaits de Lord Nylon sous l'apparence d'un justicier masqué appelé « Chevalier au ruban³ » (*Ribbon no kishi* en japonais). Sur plusieurs épisodes, Saphir affronte bien des dangers. Elle est entre autres capturée (et transformée en cygne) par Madame Hell, une sorcière qui convoite son cœur féminin pour l'offrir à sa fille Hécate qui est un véritable « garçon manqué ». Saphir sera successivement

La révolte du lys : une odyssée du yuri

par Karen Merveille

Quel est le point commun entre *Claudine*, *Utena*, *Maria sama ga miteru*, *Shôjo Sect* ou encore *Love My Life* ? Tous ces mangas, qu'ils furent au départ publiés dans des magazines pour un lectorat féminin ou masculin, font partie, pour les fans, du même sous-genre : le *yuri*.

Dans les années 1970, lorsque Itô Bungaku, éditeur de magazines gays, employa le terme *yurizoku* (« famille du lys ») pour qualifier les lesbiennes, il ne s'attendait certainement pas à ce que celui-ci soit détourné par toute une génération de lecteurs et de *mangaka* pour désigner un genre éditorial bien à part traitant d'homosexualité féminine. Celui-ci n'a cessé de voir sa popularité augmenter durant ces dernières années, au point de devenir pour certains éditeurs comme Ichijinsha une manne financière à saisir à tout prix et pour les auteurs un moyen juteux d'attirer un public d'amateurs en plaçant quelques sous-entendus saphiques au sein d'une histoire... Parlez de *yuri* ou de *girls love* à un otaku japonais, homme ou femme, et il serait fortement étonnant qu'il ne soit pas capable de vous citer plusieurs titres attendant au genre.

Pourtant, en France, le terme *yuri* n'évoque généralement pas grand chose, si ce n'est quelques vagues présupposés sur des mangas pornographiques destinés à un public masculin. Présupposés qui, sans être faux, sont extrêmement réducteurs. Non, le *yuri*, ce n'est pas seulement une catégorie de *hentai* où des lycéennes siliconées s'exercent à des activités sportives linguales dans les vestiaires. Ce n'est pas non plus « des mangas sérieux comme ceux d'Ebine Yamaji ». Le *yuri* de cette dernière n'est qu'un mode d'expression propre à cette auteure. Enfin, on vous dira peut-être que le *yuri* est tout simplement l'opposé du *boys love*, qui traite de relations amoureuses entre de beaux hommes capables de faire fantasmer les lectrices à qui ces mangas s'adressent. Ce n'est pas une mauvaise réponse mais elle sous-entend par la même occasion qu'étant un opposé, le *yuri* n'attire qu'un public rempli de testostérone et non les femmes.

Or, comme en témoignent les statistiques d'éditeurs comme Ichijinsha, le lectorat comporte une part non-négligeable de lectrices. Le lectorat du magazine *Comic Yuri Hime* est composé à plus de deux tiers de femmes dont 70% ont au-dessus de vingt ans et presque 25% plus de trente ans. De plus, si l'on ne saurait nier l'importance du fantasme lesbien dans le porno masculin ni l'investissement des hommes *mangaka* dans le genre, il est évident, lorsque l'on s'intéresse à l'histoire de l'homosexualité féminine dans la fiction au Japon, que le *yuri* « moderne » trouve sa source dans des publications à destination des femmes. L'obsession du travestissement ou de la transsexualité féminine dans le *shôjo* des années 1970 (proto-*yuri*, si on a le goût du néologisme), l'attirance fascinée de l'adolescente pour son aînée (surnommée l'*oneesan*, grande sœur), les romances scolaires, la dualité entre l'héroïne blonde innocente et la brune plus expérimentée, le langage des fleurs... Tout cela se retrouve très tôt dans des productions artistiques à l'adresse des jeunes filles. Sceptiques ? Et pourtant...



Bien que son nom lui ait été donné tardivement, le *yuri*, aussi appelé *girls love* par mimétisme avec le *boys love*, est loin d'être une affaire récente au Japon. Avec l'aide de notre machine à remonter le temps, il est même possible d'en trouver les fondations dans la culture populaire du début du xx^e siècle, alors qu'à la croisée des ères Meiji et Taishô naissait ce que l'on appelle parfois la culture *shôjo* (*shôjo bunka*).

À quoi rêvaient les Japonaises de Taishô ?

Voilà en tout cas ce que devait se demander les gens de l'époque alors que leurs filles s'enthousiasmaient pour la troupe d'opéra Takarazuka et les *shôjo shôsetsu* (appelés aussi *s shôsetsu* ou *class s*) de Nobuko Yoshiya, tous deux controversés par les moralistes car porteurs d'un message subversif et dévoyant.

En Occident, on a généralement une vague idée de ce qu'est la revue Takarazuka car un certain nombre d'auteurs publiés par chez nous, comme You Higuri, témoignent de leur amour pour celle-ci. Il s'avère que cette tradition théâtrale est souvent source d'inspiration pour les *mangaka*, notamment Riyoko Ikeda avec ses héroïnes habillées en homme, et que

Le manga au féminin : *« shôjo/josei », la frontière floue*

par Bruno Pham

Il semble communément admis en France que le manga féminin se sépare en deux catégories : le « shôjo¹ » manga, pour les plus jeunes filles (collégiennes, lycéennes et étudiantes), et le « josei » manga, pour les femmes (sous-entendu, femme active). Il y a encore peu, cela fonctionnait plutôt bien, et il était assez usuel de trouver des *shôjo manga* en format S², et des *josei* en format L (ou plus rarement M). Les formats, et donc les prix de vente, s'accordaient plutôt bien avec les lectorats présumés des ouvrages en question. Mais l'arrivée de mangas plus érotiques, qu'il s'agisse de ceux de la fameuse collection Lolita des éditions Asuka ou des *shôjo* « matures » de SeeBD et Panini, a changé la donne. On s'amuse même ci et là à sous-catégoriser chaque genre. Quelle légitimité peut-on donner à une terminologie de plus en plus complexe ?

Pour les experts du genre, il n'y a en fait aucun doute : si une simple catégorisation dichotomique est de fait inapplicable, c'est souvent par méconnaissance la plus totale. En France, ou plus généralement en dehors du Japon, les lecteurs classifient les différentes séries de façon très empirique. La présence du sexe, notamment, semble être un des éléments majeurs de cette catégorisation. On se propose ici, à travers quelques grandes lignes historiques, mais aussi par le biais d'exemples particulièrement flagrants, de montrer qu'en fin de compte, les frontières entre les genres « shôjo » et « josei » sont bien plus floues qu'on ne pourrait le croire de prime abord.

Du ladies comics au FEEL Young

Dans les années 1970, le *shôjo manga* est en plein essor (voir à ce sujet l'article « L'esthétique *shôjo* : de l'illustration au manga » de Xavier Hébert, p. 25 et suivantes). Malgré la tentative en 1972 de l'éditeur Futabasha de lancer un magazine féminin ciblant un public plus âgé (*Papillon*), il faut attendre les années 1980 pour que, suivant le vieillissement du lectorat, un nouveau genre commence à émerger : le *ladies comics*. C'est la même

année, en 1980, que Shûeisha lance *YOU* (en tant que complément manga de sa revue féminine *Monthly Seventeen*) et que Kodansha transforme le *Be Love* en publication régulière. Du côté de Shôgakukan, c'est en 1981 que le *Big Comics for Ladies* est publié pour la première fois. Très vite, chez Shodensha, un hors-série manga du magazine culturel *Bishou*³ (« Sourire ») est créé : *Feel*. Quel est le point commun de ces magazines ? Outre des histoires avec des structures façon roman « Harlequin », où l'acte sexuel est souvent la finalité de l'histoire, on remarque que ces revues sont toutes nées en tant que « hors-série » de revues culturelles et/ou féminines et/ou de manga déjà existantes. L'auteure la plus emblématique de ce mouvement est sans aucun doute Milk Morizono, avec ses histoires très « porno-chic ».

Cependant, en 1989, avec la crise financière qui sévit au Japon, le marché du *ladies comics* est déclinant. Les derniers magazines survivants continuent à se faire la guerre, s'arrachant les auteures les plus prestigieuses. C'est à cette époque que naît *FEEL Young*, d'abord en tant que hors-série du magazine *Feel Comics*. Il devient deux ans plus tard un *mangashi* à part entière. Comme l'indique son nom, ce magazine se voulait à l'époque sensiblement plus jeune que son aîné, en ciblant les femmes d'une vingtaine d'années. Surtout, plutôt que de rentrer dans une « guerre concurrentielle » et de voler des auteures aux magazines de *ladies comics*, les responsables de *FEEL Young* ont eu une idée de génie : contacter des femmes plutôt actives dans les magazines *seinen* : Q-Ta Minami (lancée dans *Afternoon* de Kodansha), Naito Yamada (active à cette époque dans *Young Magazine*, toujours de Kodansha) et bien évidemment Kyôko Okazaki (révélée par le magazine *Manga Buriko* de Byakuya-Shobo, elle avait à l'époque essentiellement dessiné dans *Action Comics* de Futabasha, *Jet Comics* de Hokusensha ou même d'autres magazines « subculturels » de plus petits éditeurs), des auteures parfois frustrées par le manque de liberté éditoriale.



En laissant ses *mangaka* s'exprimer pleinement, ce magazine a su donner une nouvelle vision au paysage du manga féminin pour adultes, lui donnant un aspect plus contemporain dans ses thématiques, plus réaliste (en fait, celui-là même que l'on appelle en France, le « josei »). Dès lors, on observe une coupure dans le manga féminin adulte : d'un côté, le *ladies comics* qui continue à entretenir un certain fantasme, un certain schéma narratif, et qui se précipite peu à peu vers sa fin. De l'autre, le manga « josei » qui est plus social, plus réaliste, plus artistique aussi.

Paroles d'éditeurs

Il ne faut pas oublier le rôle particulièrement important que les éditeurs jouent dans le manga au féminin. C'est pour cela que nous avons réalisé trois entretiens, le premier avec Row Yoshida, rédacteur en chef du magazine *FEEL Young* et co-fondateur de la revue avec son épouse. Le deuxième permet de mieux connaître le magazine *Hana to yume*, un des principaux supports proposant du *shôjo manga* au Japon, grâce aux propos de Hideyuki Takada, son rédacteur en chef. Enfin, le troisième a été réalisé avec Yves Schlirf, créateur et directeur du label Kana afin d'éclairer la politique éditoriale de l'éditeur Belge, devenu leader sur le marché du manga francophone et qui s'investit de plus en plus dans le domaine de la bande dessinée au féminin, ce qui s'est concrétisé l'année dernière avec le slogan « 2009, année du *shôjo* chez Kana ».

Row Yoshida (Shodensha)	94
Hideyuki Takada (Hakusensha)	101
Yves Schlirf (Kana)	108

Entretien avec Row Yoshida

Traduit du japonais par Hadrien de Bats

Monsieur Yoshida, bonjour. Pouvez-vous nous dire comment est née votre société Shu Cream et quels étaient vos objectifs à l'époque ?

Mon épouse et moi-même avons créé la société en 1988 suite à une demande de Gakken pour éditer un manga. Nous avons opté pour la forme juridique de la S.A. car on nous avait dit à l'époque que c'était le seul moyen de recevoir des commandes. Notre objectif était de publier du *shôjo manga* et cela a duré trois ans, même si le nom de la revue a changé à de nombreuses reprises durant cette période.

Le magazine *FEEL Young* a vu le jour deux ans après vos débuts. Pourquoi vous êtes vous lancés sur le créneau de la bande dessinée pour femmes ?

Lorsque nous avons créé notre propre société, mon épouse était impliquée dans une revue de manga de type *ladies* du nom de *Feel* (revue publiant des mangas à tendance érotique et destinée aux femmes de 30 à 40 ans) qui appartenait à la maison d'édition Shodensha. On nous a alors demandé de créer une revue qui viserait une frange plus jeune de la population et dont les ventes seraient plus importantes. À l'époque, Milk Morizono était le fer de lance de la revue, même si elle était aussi la vitrine de *Feel*, vu sa grande popularité. C'était Natsuo Kirino (qui a reçu plus tard le prestigieux Prix Naoki et qui a été nominée pour le prix anglophone Edgar – ou prix MWA – grâce à son roman *Out*) qui s'occupait du scénario avant qu'elle ne reçoive le prix Edogawa Rampô (un prix littéraire récompensant les romans policiers). Lorsque la revue *Feel* s'est arrêtée en 1994, et quand le marché du manga pour femmes a cessé de se développer, la revue *FEEL Young* a survécu grâce à son lectorat plus jeune.

Ceci dit, il ne faut pas croire que nous avons d'ores et déjà déterminé la ligne éditoriale de la revue lorsque nous l'avons lancée. Les responsables éditoriaux (c'est-à-dire mon épouse et moi-même à l'époque) ont fait appel aux auteurs qu'ils aimaient. Ce sont ces derniers qui ont, par la suite, écrit ce qu'ils voulaient et le résultat a donc largement dépendu de leurs propres désirs. En règle générale, les mangas *josei* de l'époque étaient largement influencés par les responsables éditoriaux qui n'hésitaient pas à

Mangas sous XX : ces femmes qui écrivent pour les hommes

par Élodie Lepelletier

N'importe quel fan de manga vous le dira : on ne plaisante pas avec les catégories éditoriales. Pas question pour une fille d'ouvrir un *shônen*, un garçon mourra de honte s'il doit s'approcher du rayon *shôjo* et le *seinen* n'intéresse que les hommes, les adultes, les vrais. Pas question de mélanger les lectorats, même si les définitions se révèlent vite empiriques, ou du moins caricaturales. Ce cloisonnement, qui arrange sans doute les éditeurs et les libraires à qui il facilite le travail, n'explique naturellement pas les vagues de parodies *yaoi* (faites par des filles, pour des filles) inspirées des *shônen* à succès, et encore moins le débarquement massif d'auteurs femmes dans les magazines *shônen* et *seinen*, initié selon l'avis généralement répandu par Hiromu Arakawa et son *Fullmetal Alchemist (Monthly Shônen Gangan)*. N'est-ce pas oublier un peu vite la superstar de *Weekly Shônen Sunday* Rumiko Takahashi, qui a triomphé dans le *shônen manga* dès 1978 avec *Lamu (Urusei yatsura)* ? Et sont-elles réellement les seules ?

Dis-moi comment tu t'appelles, je ne te dirai pas qui tu es

Retrouver les femmes au sein de la pléthore de magazines destinés à un public masculin (*shônen*, *young*, *seinen*, sans parler des titres à caractère pornographique) n'est pas une mince affaire, d'autant que les *mangaka* tendent à se cacher derrière des autoportraits fantaisistes et des pseudonymes trompeurs. Des prénoms à consonance féminine peuvent dissimuler de gros barbus (Moribi Murano, l'auteur de *Hoero Bunbun* alias *Tchaou et Grodo*), certains sont mixtes (Akira, Yû, Tsukasa) ou forgés de toute pièce, sans parler des prénoms tout à fait masculins qui cachent parfois des femmes. Citons par exemple Hiromu Arakawa, qui a modifié son véritable prénom, Hiromi, pour le rendre masculin, Daisuke Higuchi (*Whistle!*, *Weekly*

Manga 10 000 images

Shônen Jump), ou Ken'ichi Sakura (*Dragon Drive*, *Monthly Shônen Jump*). Sans oublier Yellow Tanabe (*Kekkaishi*, *Weekly Shônen Sunday*), pour qui les doutes n'ont réellement été levés que lorsqu'elle a reçu publiquement le 52^e Prix Shôgakukan, catégorie *shônen*, en 2006...

À une extrémité du spectre se trouve ainsi Aki Uchiyama (*Andro trio*, *Weekly Shônen Champion*), surnommé le « roi du lolicon manga », qui clame à qui veut l'entendre, sur son site personnel, qu'il est une femme prénommée Misako, et a du reste dessiné du *shôjo manga* ; à l'autre, Akimine Kamijyô (*Samurai Deeper Kyo*), dont le sexe reste incertain. Si Rumiko Takahashi, auprès de qui il (ou elle) a travaillé durant deux mois, est connue pour n'engager que des femmes, des éléments d'interview (dans le fan-book de *Samurai Deeper Kyo* ou le tome 2 de sa série *Côde:Breaker*, en cours au Japon) le (ou la) désignent clairement comme un homme. Faute de preuve dans un sens ou dans l'autre, la vérité demeure un mystère.

Cache-cache

Heureusement, d'autres auteurs se laissent cerner un peu plus facilement. Ils peuvent débiter sous un nom féminin dans le *shôjo* (Mitsuko Kubo dans *Mimi* de Kodansha, aujourd'hui disparu), puis prendre un nom masculin pour passer au *shônen* : Mitsurô Kubo, avec l'autoportrait assorti. Mais cela ne suffit pas : le bonus de fin du premier tome de sa série *3.3.7 byôshi!!* (*Weekly Shônen Magazine*) est accompagné d'un nouveau dessin, portant la légende « je me laisserais bien pousser la barbe... » ! Et pourtant... Des détails sur des photos de son compte Twitter et la lecture d'interviews confirment que, quel que soit son véritable nom, Mitsuko/Mitsurô est bien une femme, comme nombre de sites le laissent entendre. Autant dire qu'il peut se révéler hasardeux d'essayer de deviner le sexe d'un auteur uniquement d'après ses propres déclarations : le contenu de leurs blogs personnels fournit parfois des pistes intéressantes, étant donnée la constance avec laquelle ces dames remplissent les leurs de photos de chats et de nourriture... sans que cela constitue une preuve suffisante pour trancher.



À l'opposé, quelques auteures peuvent être identifiées avec certitude : photographies diffusées dans la presse, comme Tomo Taketomi dans le magazine *Aikidô tankyû* (n°31, en 2006), voire visites à l'étranger pour des manifestations : Hitoshi Ichimura (*Tales of Symphonia*) était ainsi apparue,

Mangas sous XX : ces femmes qui écrivent pour les hommes

bien que discrètement, à Japan Expo en 2009... tout en demandant à tout un chacun de garder le secret sur son sexe.

Dernier cas de figure : certaines *mangaka* font pseudonyme commun avec un – ou une – partenaire. Frère et sœur comme Tadashi Agi (*Les Gouttes de Dieu*, en collaboration avec une dessinatrice, Shu Okimoto), couple comme Takahiro Ozawa et Asako Seo alias Ume (*Giga Tokyo Toybox*) ou « Hideki Nonomura », auteurs de mangas pornographiques, duo de filles comme A. Honda et S. Nagano, plus connues sous le nom d’Akira Himekawa (*Zelda – the Minish Cap*)... les exemples ne manquent pas, bien qu’ils ne semblent pas très fréquents. Certaines enfin agissent en véritables femmes de l’ombre, comme Kayo Hotta, scénariste, qui supervise la quasi-totalité des œuvres de son *mangaka* de mari, Akio Hotta...

360, voire plus si affinités

Nous avons donc, pour dénombrer ces femmes *mangaka*, dû recourir à un faisceau de bases de données, complété par les blogs et sites personnels d’auteurs le cas échéant, les sites d’éditeurs et des interviews accompagnées de photos dans le meilleur des cas. Néanmoins, beaucoup d’auteurs n’offrent même pas de tels indices : sur plus de deux mille étudiés, près d’un quart ne laissent filtrer aucune information sur leur sexe. La plupart sont presque certainement des hommes, mais de sérieux doutes sont permis pour une proportion non négligeable. Nous avons écarté ces « indéterminés » des résultats, qui doivent donc être considérés comme *a minima*.

Autre difficulté : aucun éditeur ne propose de liste complète des auteurs qu’il a publiés. Celle des *mangaka* qui ont une série en cours est, elle, facile à établir d’après le sommaire de chaque magazine, et c’est elle qui a servi à élaborer le graphique en page 126. Pour le reste, les chiffres des vingt-six périodiques *shōnen*, *young* et *seinen* de différents éditeurs parmi les principaux (Shūeisha, Kodansha, Shōgakukan, Square-Enix) que nous avons examinés sont, là encore, à prendre comme des estimations basses. Le célèbre *Weekly Shōnen Jump*, expert en best-sellers et fort de son tirage de près de trois millions d’exemplaires chaque semaine, a ainsi vu défiler au moins dix-neuf femmes dans ses pages en quarante ans, mais la réalité pourrait être nettement supérieure.



Un sur six

Avant tout, pour plus de clarté, un petit rappel des différents magazines destinés à un public masculin des principaux éditeurs :

Éditeur	Périodicité	Shōnen	Périodicité	Young	Périodicité	Seinen	
Shōgakukan	Hebdomadaire	Weekly Shōnen Sunday	Hebdomadaire	Weekly Young Sunday	Hebdomadaire	Big Comic	
	Mensuel	Gessun	Bimensuel	Big Comic Spirit	Bimensuels	Big Comic Original Big Comic Superior	
Kodansha	Hebdomadaire	Weekly Shōnen Magazine	Hebdomadaire	Weekly Young Magazine	Hebdomadaire	Morning	
	Mensuels	Magazine Special			Mensuel	Evening	
		Monthly Shōnen Magazine				Mensuels	Morning 2 Afternoon
		Monthly Shōnen Rival				Bimestriel	Good! Afternoon
Shūeisha	Hebdomadaire	Weekly Shōnen Jump	Hebdomadaire	Weekly Young Jump	Bimensuels	Business Jump	
	Mensuels	Monthly Shōnen Jump	Mensuel	Monthly Young Jump			Super Jump
			Jump SQ			Mensuel	Ultra Jump
Square-Enix	Mensuels	Shōnen Gangan	Bimensuel	Young Gangan			
		Gangan Joker					
Akita shoten	Hebdomadaire	Weekly Shōnen Champion	Bimensuel	Young Champion			
	Mensuel	Monthly Shōnen Champion					
Shōnen Gahōsha			Bimensuel	Young King			
			Mensuels	Monthly Young King			
				Monthly Young Comic			

Les premiers temps

Sans grande surprise, ce sont les magazines plus expérimentaux qui offrent, les premiers, leur chance aux femmes. Dès son premier numéro, en 1964, *Garo* ouvre ses pages à la sœur et à l'épouse du pionnier du *gekiga* Sanpei Shirato (*Kamui-den*), ainsi qu'à Kuniko Tsurita, qui s'est également illustrée dans le *Young Jump* par la suite. De même, *COM*, le magazine fondé en 1967 par Mushi Productions, la société d'Osamu Tezuka, compte très vite dans ses pages Hideko Mizuno, résidente du Tokiwa-sō (voir *Manga 10 000 images* 2, p. 59), et offre leur chance à plusieurs femmes appelées à faire carrière, comme Keiko Takemiya ou Murasaki Yamada (*Yurari usuiro*), également présente dans *Garo* quinze ans plus tard.

Du côté du manga plus grand public, les débuts se révèlent nettement plus timides. Ainsi *Weekly Shōnen Jump* semble-t-il avoir joué les précurseurs, en 1973 avec une histoire de chien en deux tomes, *Warahai ha Norakō* de Noriko Kikuchi – auteure qui a soit changé de nom, soit disparu de la circulation depuis. Aucune information supplémentaire n'est disponible à son sujet. Keiko Takemiya passe dans *Weekly Shōnen Sunday* en 1975, le temps d'une histoire courte sur le maître du manga d'horreur Kazuo Umezu (*L'École emportée*), *Mangakyō no uta : Umezu Kazuo-den*, réédité en 1977 dans un recueil de nouvelles sous le label Flower Comics, destiné aux jeunes filles. Le graphisme verse, il est vrai, dans le plus pur style *shōjo* de l'époque. Elle récidive de 1977 à 1980 dans *Monthly Manga Shōnen* (Asahi Sonorama) avec sa série phare, *Terra he... (Toward the Terra)*, un récit de science-fiction qui lui permet de couvrir la quasi-intégralité de l'éphémère durée de vie du magazine. En 1977 toujours, Moto Hagio (*Thomas no*

« Féminanga », version 2000 : évolution, régression ou révolution ?

par Bruno Pham

La publication de mangas à destination des lectrices n'échappe pas à la grande remise en question qui frappe le monde de l'édition japonaise dès la fin des années 1990. Dans un contexte où l'on accuse souvent le téléphone portable d'avoir remplacé les *mangashi*, et tandis que les ventes de ces derniers ne cessent de diminuer, quel est l'avenir du *shôjo manga* ? Les succès phénoménaux et relativement récents (à l'échelle de l'histoire du manga) de titres tels que *Hana Yori Dango* (60 millions d'exemplaires vendus, soit 1,6 million par tome), *Nodame Cantabile* (30/1,4), mais aussi et surtout *Nana* (46/2,1) tendent à rassurer, et semblent indiquer que le *shôjo manga* conquiert une place de plus en plus importante. Pourtant, derrière ces succès fulgurants, certains experts commencent à s'inquiéter du manque de renouvellement (du moins apparent) qui commence à frapper le genre. Le public ne risque-t-il pas de se désintéresser ? Comment réagissent les éditeurs face aux bouleversements du marché ? Les jeunes auteures trouveront-elles leur place dans un contexte de plus en plus compétitif ?

Restructurations à gogo

Il est toujours intéressant d'aller regarder ce qu'il se passe du côté des magazines de prépublication car, depuis toujours, ils sont au cœur même du système éditorial, et annoncent les grandes évolutions. De fait, depuis ces dix dernières années, le paysage des *mangashi* féminins n'a cessé de changer. Ainsi, du côté de Shûeisha, *Cookie Box* est lancé en 2000. Avec un rythme de sortie saisonnier, ce hors-série du *Cookie* prépublie principalement des histoires courtes, ou des séries d'auteures au style ayant un peu vieilli. Finalement, *Cookie Box* fusionne en 2009 avec *The Margaret*, un magazine mensuel affilié à *Margaret* et *Bessatsu Margaret*. D'autres changements significatifs ont lieu du côté de *Deluxe Margaret*. Ce hors-série « historique » existe depuis 1967 et sort à un rythme bimestriel depuis 1978. À l'origine, l'objectif de ce magazine était de publier des histoires courtes, essentiellement de jeunes auteures débutantes. Pourtant,

dans les années 2000, la ligne éditoriale se modifie peu à peu, pour laisser de plus en plus souvent place à des chapitres hors-série des *shôjo manga* les plus populaires de Shûeisha (un moyen de pousser commercialement le magazine). À l'occasion du premier numéro de 2009, l'éditeur donne un bon coup de « boost » au magazine en changeant radicalement le logo. Dès lors, il tente de s'appuyer de manière très significative sur les succès du moment : *Strobe Edge*, *Lovely Complex* (qui fait son grand retour le temps d'un petit chapitre) et bien évidemment *Sawako*. Malgré ces grands efforts médiatiques et artistiques, le « relookage » de *Deluxe Margaret* est insuffisant : dans le numéro de juillet 2010, Shûeisha annonce que ce magazine changera de forme à l'automne prochain, débutant « une nouvelle ère » (rien que ça !?). On ne sait encore que peu de choses de cette nouvelle version, si ce n'est qu'on y retrouvera des poids lourds de l'éditeur, telles qu'Aya Nakahara ou même Kazune Kawahara.



Chez Hakusensha, on constate des restructurations similaires. Cela commence avec *Bessatsu Hana to yume* (au parcours particulièrement chaotique). Début 2000, le magazine redevient bimestriel... Pas pour longtemps puisqu'en 2006, Hakusensha décide de refondre entièrement l'apparence de ce dernier : de son petit format A5 (148 × 210 mm), le *Betsuhana* passe en B5 (176 × 250 mm) et redevient mensuel à cette occasion. *Otomen* est d'ailleurs lancé à ce moment dans les pages de la revue. À l'inverse, le magazine *Monthly Melody*, lancé en 1997, devient bimestriel en avril 2006 (avec son numéro de juin). Bien évidemment, le design est refait, la revue étant alors renommée *Melody* (tout court).

La situation chez Kodansha est semblable et on sent clairement que les hors-séries des magazines *shôjo* sont en constante mutation : en décembre 2001, l'éditeur lance *One More Kiss* (pour janvier 2002) en tant que hors-série de *Kiss*. Ce bimestriel se transforme en février 2008 et devient le *Kiss Plus*. Encore plus révélateur des errances éditoriales récentes : *The Dessert* ne cesse de changer de rythme de publication. À l'origine saisonnier, il devient bimestriel en 1999, et passe même mensuel en 2002. Le succès semble insuffisant, puisque le rythme de publication est à nouveau ralenti à partir du numéro de septembre 2007. Finalement, en automne 2008, et alors que la revue publiait occasionnellement des séries, Kodansha décide que désormais, *The Dessert* contiendra exclusivement des histoires courtes...

Entretien avec Setona Mizushiro

Réalisé par Hadrien de Bats et Laurent Lefebvre
Traduit du japonais par Hadrien de Bats
Adaptation par Laurent Lefebvre

Tous nos remerciements à Jérôme Chélim (Kazé Manga)
et Samantha Bourgis (Japan Expo)

D'abord dessinatrice de *dôjinshi* (les créations du circuit amateur), qu'elle réalise « pour le plaisir, comme un passe-temps »¹ dès 1985, Setona Mizushiro fait ses débuts professionnels en 1993 avec *Fuyu ga, owarou toshiteita*. Il s'agit d'un court récit *shôjo* qui gagne le premier prix d'un concours organisé par Shôgakukan qui le publie dans le magazine *Petit Comic*. L'année suivante, l'auteure se tourne vers le *boys love* avec *Sleeping Beauty*. Elle se consacre ainsi quelques temps à cette catégorie de mangas et mène à partir de 1997 une double vie artistique : tandis que dans le *boys love*, sa série *Dousei ai* (« Colocation amoureuse ») connaît un succès durable (onze tomes), la *mangaka* s'aguerrit dans le domaine du *shôjo manga* avec une succession de nouvelles et de courts récits en un ou deux tomes. La suite de sa carrière la voit s'affirmer du côté du manga grand public pour adolescentes et Mizushiro ne fera plus que de brèves incursions dans le *boys love*.

Si ce genre de parcours n'est pas rare parmi les auteures japonaises, cela va la mener à livrer, en 2004, une passionnante synthèse des deux « genres » avec sa série phare, *L'Infirmier après les cours*. Des lycéens perturbés s'y affrontent dans un rêve commun, où chacun cherche une part de son identité. Notamment pour Mashiro, qui se décrit « homme en haut et femme en bas », c'est son identité sexuelle qu'il cherche à définir. Son indécision, chronique, trouve son paroxysme dans les relations amoureuses, d'autant plus troubles que Mashiro est convoité à la fois par le ténébreux So et la fragile Kuréha. Une lecture incontournable à plusieurs titres – son

pur intérêt graphique et narratif, son mélange des genres – et un vrai succès critique et public, au Japon comme en France. Ses deux dernières séries, *Black Rose Alice*, un récit mettant en scène des vampires d'un genre particulier, et *Heartbroken Chocolatier*, véritable ode à l'amour que l'auteure peut avoir envers le chocolat, sont d'ailleurs publiées ici avec un décalage minime avec le Japon. C'est lors de Japan Expo 2008 que nous avons pu rencontrer la mangaka et l'interroger sur son œuvre et sur le rapport qu'elle entretient avec les différentes facettes du manga pour femmes.



Vous débutez votre carrière avec un récit classé *shôjo*, puis vous vous tournez immédiatement vers le *boys love*. Pourquoi ?

Si j'ai débuté avec un *shôjo*, c'est tout simplement parce que j'avais envoyé mes premières œuvres à un magazine publiant ce genre de mangas. À cette époque, le terme « boys love » n'existait pas encore, mais j'avais entendu parler d'une revue consacrée aux histoires sur l'homosexualité masculine et j'ai fait part de mon désir d'y participer. Les histoires de ce type se sont alors multipliées. La plupart utilisaient l'homosexualité comme une technique narrative et elles n'avaient finalement que peu de choses à voir avec la réalité gay. En fait, moi aussi, je voulais parler de l'amour en général et utiliser l'homosexualité comme un moyen de dépeindre les difficultés que peut rencontrer un couple d'individus provenant de milieux sociaux différents, qui n'ont pas reçu la même éducation, les mêmes valeurs. Du moins, c'est ainsi que je l'entendais.

Plus tard le *boys love*, en tant que genre à part entière, est né et là encore, les histoires n'avaient aucun lien avec l'homosexualité réelle. Ce nouveau type de récits était moins codifié que les histoires d'amours hétérosexuelles dans lesquelles les femmes étaient cantonnées à un rôle particulier, sans même parler de l'obligation de *happy end*. Pour moi, le *boys love* était une sorte d'exutoire, un monde fantaisiste à la limite de la science-fiction. Cependant, peu à peu des règles formelles et stylistiques se sont imposées et je me suis alors retrouvée en porte-à-faux.

Les codes du *boys love* sont aujourd'hui très nombreux, quelle est votre position à ce sujet ?

Disons que mon cas est assez particulier. Quand on m'a proposé de publier un *boys love*, je n'avais pas vraiment conscience des figures de style

Sexualité des adolescentes : un certain développement du shôjo manga

par Virginie Sabatier

Dans l'univers très diversifié du manga, la classification en différentes catégories permet au lecteur d'axer et d'affiner ses choix en fonction de ses goûts et de son âge. Ainsi, certains types de manga comme le *bentai*, le *yaoui*, sont bien catégorisés et définis. Ils préviennent le lecteur de leur contenu quelque peu subversif et non adapté à tous les âges. Parmi certaines grandes catégories, dont le *shôjo* que nous étudions ici, on distingue plusieurs sous-types dont certains sont parfois sujets à controverse de par leur contenu pouvant choquer un lectorat français peu habitué à une approche sexiste, voire archaïque de la femme. Certains *shôjo manga* suscitent ainsi le débat et soulèvent des interrogations quant aux raisons de leur relatif succès dans notre pays.

Afin d'étayer notre vision de ce phénomène, nous allons nous attaquer à un certain type de manga nommé familièrement *shôjo* « pouffe » par ses détracteurs ou *shôjo* « mature » par ses adeptes. Loin de nous l'idée de juger de la pertinence de telle ou telle lecture, nous allons juste chercher à comprendre pourquoi il plaît et pourquoi il fait débat.

Deux grandes spécificités

La plupart des *shôjo* « matures » sont issus des magazines de prépublication *Sho-comi* et *Petit comic* de l'éditeur Shôgakukan. Les caractéristiques que nous allons mettre en avant sont plus ou moins présentes ou accentuées suivant la série étudiée, et certains titres présenteront au minimum ces tendances sur lesquelles l'histoire joue.

Nous trouvons généralement un schéma typique, à savoir une rencontre accidentelle. Le désir et le sexe sont très rapidement abordés, voire consommés dès le début. L'héroïne va devoir d'abord affronter « la société »

à travers la jalousie et la haine des autres élèves de son établissement, des fans de son compagnon, etc. Une fois cet obstacle franchi, ou du moins écarté un temps, une rivale plus vieille et souvent plus expérimentée peut apparaître et est à l'origine de nombreux déboires pour le jeune couple qui en ressort toujours indemne.

Ensuite, des rivaux masculins ou des manipulateurs se manifestent et abusent de la naïveté et de la grande gentillesse de l'héroïne (parfois à la limite de la bêtise mais c'est aussi ce qui fait son charme).

Toutes ces péripéties ne sont que la partie visible et superficielle du scénario vu que, la plupart du temps, une intrigue de fond très dramatisée, basée sur un secret ou une histoire familiale, apporte une certaine complexité au récit et un aspect sombre à l'histoire.

Ainsi, nous pouvons facilement mettre en évidence deux grandes caractéristiques bien spécifiques à ce type de manga.

La sexualité, le désir et la jouissance

Le terme de *shôjo* « mature » semble avoir été créé en France pour désigner des mangas présentant des scènes de sexe assez explicites et souvent déconseillés aux plus jeunes, d'où le terme « mature ». En effet, les lectrices les différencient bien des autres *shôjo* et apprécient particulièrement le fait que l'intrigue dépasse le « stade du bisou ». Le sexe et l'expression du désir sont très présents dès le départ. Ce sont des éléments importants et distillés tout au long de la série sous un aspect très jouissif et non tabou, voire non « sanitaire », comme dans d'autres *shôjo manga* ou nos bandes dessinées franco-belges pour adolescents.

La sexualité n'est pas cachée et le plaisir qui en découle, ainsi que le désir, sont exprimés par les deux protagonistes du couple. L'intrigue tourne d'ailleurs essentiellement autour de ses deux personnages principaux et de leur histoire d'amour, tout le reste passe au second plan, et les personnages secondaires prennent rarement de l'importance et n'ont pas de véritable consistance. Le désir de l'héroïne est parfois montré de manière métaphorique comme, par exemple, Aïnée dans *Kaikan Phrase* (Mayu Shinjô, Pika) qui l'exprime à travers les paroles des chansons qu'elle écrit. Celui de l'homme est plus concret.

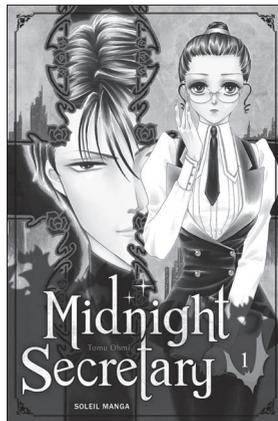


L'aspect sexuel et jouissif est un élément fondamental de ce type de manga ; nous y reviendrons plus tard avec précision. Cependant, ce type de lecture nous présente aussi un autre visage qui a tendance à nourrir la controverse.

L'intégrité de la femme ?

Ces œuvres présentent un caractère sexiste et misogyne prononcé, parfois un peu extrême, pouvant au premier abord révolter certaines lectrices. En effet, l'héroïne n'a d'existence qu'à travers le couple qu'elle forme avec son compagnon. Son avenir, ses envies sont conditionnés et assujettis à la cohésion de son union et au bonheur de son ami. Elle n'a pas d'intégrité à part entière en tant que femme et être humain mais juste en tant que partie du couple. Si elle peut la posséder au début, elle la perd peu à peu, noyée dans son amour, comme par exemple dans *Midnight Secretary* (Ohmi Tomu, Soleil manga).

Il s'agit d'une véritable phallocratie. Cependant il faut quand même noter que la tendresse et le respect entre les deux membres du couple sont respectés, du moins dans les versions françaises. Mais ce sentiment de perte d'identité face à la force du couple est sous-jacent et est particulièrement frappant lors de certaines manipulations ou tentatives de viol. L'héroïne ne réfléchit pas en fonction d'elle mais en fonction de l'être aimé : le sacrifice repose sur des sentiments poussés à l'extrême qui peuvent être élogieux mais qui en deviennent insupportables aux yeux de certaines lectrices ou lecteurs. Ici, je parle bien entendu des détracteurs de ce type de *shôjo manga*.



Prenons un exemple frappant : dans *Kaikan Phrase*, Aînée, l'héroïne, est contrainte de vivre et d'exécuter certains écrits pour le compte du frère, et ennemi juré, de son amant afin de sauver ce dernier et de lui éviter de ruiner sa réputation de chanteur. Elle prend elle-même la décision, ce qui est à la base très louable, mais lorsque le « méchant » frère tente de la violer, les seules réflexions qu'elle soit capable de faire sont du type « Sakuya m'a dit : Je ne laisserai personne d'autre que moi poser ne serait-ce qu'un doigt sur toi ». Autrement dit, la jeune fille refuse le viol non pas par dégoût ou pour conserver sa dignité et son intégrité, mais plus pour se conformer au désir de son amant : « Tu n'appartiendras qu'à moi ». C'est comme si elle n'existait

pas en tant qu'être à part entière, mais plus comme une partie d'un tout dominé par l'homme, ou comme si elle avait passé un test, une épreuve, qu'elle réussit avec brio et qui lui permet d'être sauvée et de « mériter » l'amour de son ami. Alors bien entendu, la jeune fille n'aurait pas accepté la relation sexuelle dans d'autres circonstances mais c'est la manière dont sa réaction et son refus sont exprimés qui peut choquer un certain lectorat. Les adeptes, eux, retiendront ici une preuve de son amour et le fait que son héros/amant arrive juste à temps pour la sauver. Il n'en reste pas moins que l'univers de la femme gravite autour d'une personne et que cette dernière comble complètement sa vie. Cette « perte d'identité » induit une violence psychologique non négligeable¹.

Nous pourrions rester sur cette dernière impression mais nous ne devons pas oublier que le *shôjo* tend à décrire une relation amoureuse et se focalise sur celle-ci. Le type de *shôjo* étudié ne fait que renforcer cette focalisation. De plus, c'est une lecture destinée, à la base, à des adolescentes, ce qui nous oblige à dépasser les possibles *a priori* et à aborder celle-ci sous un autre regard.

Une littérature pour adolescents

Le public cible du *shôjo manga* est composé d'adolescents, et notamment de jeunes filles. Dans le *shôjo* « mature » nous abordons des thèmes qui sont sources de nombreuses curiosités à cet âge, à savoir l'amour et la sexualité. Ces sujets s'annoncent comme particulièrement importants en cette période charnière de la vie, et sont sources de nouvelles expériences et de nombreux questionnements.

Comme nous l'avons dit précédemment, une des principales caractéristiques de ce type de *shôjo* est la présence de la sexualité et du désir. Exprimé de différentes manières mais toujours bien explicite, le sexe fait partie intégrante de l'intrigue. Tout est montré : des premières caresses, des attouchements à la relation sexuelle proprement dite. Seules les parties génitales ne sont pas représentées. Ce sont des éléments instructifs pour les jeunes adolescentes en quête de savoir et d'expérience à ce niveau. Ce type de manga obéit aux « règles » actuelles de notre société, à savoir une mise en avant du sexe qui est disponible via le net, les magazines, les publicités. Ces *shôjo* ne



Kaikon Phrase 2

Le coin des chroniques

Dans ce qui est devenu un rendez-vous habituel de la revue, vous trouverez une vingtaine de textes mettant en avant autant de titres que la rédaction a estimé être des lectures remarquables pour qui s'intéresse au manga au féminin. Devant l'importance prise par le genre dans le paysage éditorial francophone, nous avons donc décidé de ne parler que de titres enthousiasmants. Il faut dire qu'ici comme ailleurs, le mauvais domine largement en quantité. Évidemment, certains ne partageront pas nos avis et nos choix mais cela atteste surtout de la grande richesse du manga à destination des filles.

7 SEEDS	174
Académie Alice (L')	177
Au temps de l'amour	179
Banana Fish	181
C'était nous	184
Comme elles	186
Crossroad	189
Fushigi Yûgi	191
Hana Yori Dango	194
Honey and Clover	196
Host Club	198
Nodame Cantabile	200
Onmyôji	202
Passage (Le)	206
Pavillon des hommes (Le)	208
Shiori et Shimiko	210
Skip Beat	212
Strawberry Shortcakes	214
Très cher frère	216
X	218

7 SEEDS

DE YUMI TAMURA

Éditeur VF : Pika depuis 2008

Éditeur VO : Shôgakukan depuis 2002

Shôjo prépublié dans le magazine *Flowers*

Série en cours au Japon

9 volumes sur 17 parus en français



Science-fiction et manga pour fille, la combinaison n'est pas des plus évidentes en France. On est plus habitué à un environnement ordinaire, à des intrigues se déroulant très souvent au lycée, centrées assez exclusivement sur les relations entre les personnages ; les genres différents (horreur, *fantasy*, fantastique, SF) sont moins représentés. Les *shôjo* de science-fiction se comptent presque sur les doigts d'une main (alors qu'ils sont largement répandus au Japon) : *Please Save My Earth* de Saki Hiwatari, *The Top Secret* et *Magic* de Reiko Shimizu, *Nibun no ichi* de KiKi, auxquels on pourrait ajouter *ES – Eternal Sabbath* de Fuyumi Soryo, ainsi qu'*Aqua* et *Aria* de Kozue Amano, respectivement *seinen* et *shônen* mais réalisés par des auteures féminines. Et *7 SEEDS*, donc.

La série partage avec la science-fiction que l'on connaît, américaine ou française, la description d'un monde futuriste, pas entièrement imaginaire mais structurée sur des connaissances scientifiques actuelles. Le lieu : le Japon, l'époque : un futur indéterminable, où se sont réveillés les protagonistes, cryogénisés à peu près à notre époque pour assurer la survie de l'humanité en cas de catastrophe susceptible de la mettre en danger. La catastrophe, ici, est probablement la chute d'un objet céleste, mais on n'en sait guère plus ; on découvre seulement petit à petit, en même temps que les personnages, qu'ils ont été enlevés à leurs vies, sans en avoir conscience, pour peupler ce nouveau monde issu du cataclysme. L'ancien monde est cependant toujours bien présent, dans le choix presque aléatoire de ces personnes, réparties en équipes, dans leurs regrets de ne pas pouvoir revoir ceux qu'ils aiment, dans les souvenirs amers et les relations de pouvoir au sein du groupe, qui ne sont pas moins pesantes parce qu'elles se déroulent dans un contexte différent. C'est là où l'auteure s'éloigne de la SF dont on a



l'habitude, puisqu'elle s'intéresse de près à ses personnages, à leurs émotions.

Ce qui prime chez les décideurs, c'est leur cruauté, d'abord dans la définition de la deuxième équipe de l'été qui est composée de « rebus de la société », de jeunes gens en bonne santé et intelligents, mais présentant des difficultés dans la société, choisis par les têtes pensantes du programme pour le cas où la perfection des membres des autres groupes ne leur assurerait pas la survie ; ensuite, et surtout, dans la sélection des sept membres de la dernière équipe, à notre époque, qui s'est faite dès leur conception et se poursuit dans un lieu secret, où ils sont soumis à des épreuves sans règles dans un monde où ils

ne peuvent se fier qu'à eux-mêmes. L'auteure malmène d'ailleurs également ses lecteurs, puisque tous les personnages auxquels on peut s'attacher ne survivent pas.

Le tout début de la série n'est pas entièrement convaincant : certes, l'intrigue, la narration sont de bonne facture, mais le sujet n'est pas entièrement original ni particulièrement bien traité, et on ne perçoit pas encore tout à fait ce qui rendra la série vraiment spéciale. Puis on commence à s'attacher aux différents personnages, qui au départ pouvaient sembler un peu superficiels, mais deviennent plus approfondis au fil des pages. Et aussi, on s'aperçoit que le choix de l'auteure de présenter plusieurs groupes n'a pas seulement pour objectif de diversifier la narration, mais permet surtout d'envisager leurs évolutions divergentes dans des conditions semblables, comment, en fonction des personnalités qui les composent, des choix qui se présentent à eux, des situations qu'ils vivent, des groupes, confrontés à la même nécessité de la survie, peuvent prendre des trajectoires différentes. Quelques rencontres ont déjà



eu lieu, mais il reste difficile d'imaginer les autres, particulièrement avec le groupe A de l'été qui reste l'inconnue, eu égard à la manière dont il aura été sélectionné. Les anciens liens pourront-ils être renoués ? Tous les groupes sont-ils voués, comme le groupe de l'automne, à se transformer en régime despotique en miniature, ou peuvent-ils trouver d'autres façons de survivre ? À quel point vont-ils s'éloigner les uns des autres ?

On retrouve ici, un peu plus tardivement dans le récit, ce qu'on appréciait dans *Basara*, série dont l'héroïne tombe amoureuse de son ennemi désigné, l'objet de sa vengeance : le petit grain de sable dans la mécanique bien huilée, ici d'une intrigue de science-fiction classique, dans le cas de *Basara* d'une simple histoire de vengeance qui prend ensuite des proportions bien plus larges. Petit grain de sable qui, bien sûr, donne tout son intérêt à la série, et promet une de ces intrigues à couper le souffle dont Yumi Tamura a le secret. Ce sont les fils de ces destinées qui sont intéressants, plutôt que le décor dans lequel elles s'entremêlent. Et aussi de savoir que l'auteure continuera de nous emmener dans son univers étrange, grandiose, cruel mais toutefois plein d'espoir, et un peu démesuré, de nous surprendre et de nous émouvoir.

LF



Crédits iconographiques

- Page 6 : *Ribbon no kishi* by Tezuka Osamu © 1953 Tezuka Production / Kodansha Ltd
Page 7 : Illustration de « *Modern Girl* » © Takabatake Kashô
Page 9 : Illustration de Kashô Takabatake
Page 10 : Affiche de « L'Exposition des enfants » (jan-fév. 1926, Parc Ueno, Tôkyô, organisée par *Tôkyô nichinichi shinbunsha*), illustrateur inconnu
Page 10 : Couverture de la revue pour enfant *Kodomo no tomo* © 1924 Murayama Tomoyoshi / Fujinnotomo-sha
Page 11 : *Dori-chan arupusu seifuku* © 1937 by Kurakane Yoshiyuki / Kodansha Ltd
Page 13 : Yumeji Takehisa « April. FOOL » (gravure sur bois) © 1927 Yayoi Museum & Takehisa Yumeji Museum
Page 13 : *Asagao (Volubilis)* by Takabatake Kashô © 1928 by Yayoi Bijutsukan / Tôkyôsha
Page 14 : Illustration d'*Otome no minato* de Yasunari Kawabata par Jun'ichi Nakahara, publié dans *Shôjo no tomo* © 1940 by Nakahara Jun'ichi / Jitsugyô no nihonsha
Page 14 : Illustration de *Mitsu no bana* de Yoshiya Nobuko par Hiroshi Katsuyama, publié dans le supplément de *Shôjo Club* (nov. 1954) © Katsuyama Hiroshi / Kodansha Ltd
Page 15 : Illustration de *Hana monogatari* de Nobuko Yoshiya par Katsuji Matsumoto © 1948 Matsumoto Katsuji / Tôwashu
Page 16 : Photo de Chieko Matsui (1899-1929)
Page 16 : Illustration de *O-ninyô no uta* de Matsuda Keiko par Katsuji Matsumoto © 1949 Matsumoto Katsuji / Tôwashu
Page 17 : *Nazo no kurôbâ* by Matsumoto Katsuji © 1934 Matsumoto Katsuji / Jitsugyô no nihonsha
Page 17 : *Kurumi-chan* by Matsumoto Katsuji © 1949 by Matsumoto Katsuji
Page 18 : *Oyaji no takarajima* by Tezuka Osamu © 1945 Tezuka Osamu / Tezuka Production
Page 19 : Image à colorier de Fujio © Ki'ichi
Page 20 : *Nikyû tenshi* © 1954 by Ishi(no)mori Shôtârô / Gakudôsha.
Page 21 : *Puchi ra* (« Petit rat ») © 1961 Takahashi Macoto / Kôbunsha.
Page 23 : *Beni bara kuro bara* © 1958 by Yokoyama Mitsuteru / Shûeisha,
Page 25 : *Glass no kamen* © by 1976 Miuchi Suzue / Hakusensha
Page 27 : *Pink* © 1989 Kyoko OKAZAKI / Magazine House – VF © 2007 Casterman
Pages 29 et 138 : *Suppli* © Mari OKAZAKI 2004 – SHODENSHA Publishing Co., Ltd. – VF © Guy Delcourt Production
Page 31 : *Paris Tôkyô* © Takahashi Macoto
Pages 33 et 34 : *Fire* © 1969 by Mizuno Hideko / Shûeisha Inc.
Page 35 : *Versailles no bara* © 1972 by Ikeda Riyoko / Shûeisha Inc.
Page 37 : *Poe no ichizoku* © 1972 by Hagio Moto / Shôgakukan Inc.
Page 38 : *Happy Mania* © ANNO Moyoco 1995 – SHODENSHA Publishing Co., Ltd.
Page 40 : *Nana* © 1999 by Yazawa Manga Seisakusho / Shûeisha Inc.
Pages 48 à 53 : *Ribbon no kishi* by Tezuka Osamu © 1953 et 1963 Tezuka Production
Page 50 : Extrait de Nakano Haruyuki, *Tezuka Osamu no Takarazuka*, Chikuma Shobô, 1994, p. 191
Page 56 : *Comic yuri hime* © 2009 Ichijinsha Inc.
Page 57 : Photo © Éditions H
Page 58 : *Hana monogatari* © 1995 Yoshiya Nobuko / Nakahara Jun'ichi / Kokushokankôkai Co
Page 61 : *Ribbon no kishi* by Tezuka Osamu © by Tezuka Productions – VF © MC Productions
Page 61 : *Sakura namiki* by Takahashi Makoto © Takahashi Makoto / Shôgakukan Inc.
Page 62 : *Versailles no bara* © 1972 by Ikeda Riyoko / Shueisha Inc. – VF © Asuka Éditions
Pages 216 et 217 : *Onisama e...* © Ryoko IKEDA 2006, All rights reserved. – VF © Asuka Éditions
Page 63 : *Shiroy heya no futari* by Yamagishi Ryôko © Yamagishi Ryôko / Shûeisha Inc.
Page 64 : *Maya no sôretsu* by Ichijô Yukari © Ichijô Yukari / Shûeisha Inc.
Page 65 : *Claudine...!* by Ikeda Riyoko © Ikeda Riyoko / Shûeisha Inc.
Page 67 : *Kaze to ki no uta* by Takemiya Keiko © Takemiya Keiko / Chuokoron- shinsha Inc.
Page 68 : *Sailormoon* © 1995 Naoko Takeuchi / Kodansha Ltd – VF © Éditions Glénat
Page 70 : *Shôjo hakumei Utena: Adolescence mokushiroku* © 1997-2000 Be-Papas / Saito Chijo / Shôgakukan Inc. / Shokaku / TV-Tôkyô
Page 71 : *Yuri monogatari* © ALC Publishing
Page 71 : *Love My life* © Ebine YAMAJI / SHODENSHA – VF © Asuka Éditions
Page 72 : *Maria sama ga miteru* by © Konno Oyuki / Nagasawa Satoru / Shûeisha Inc.
Page 73 : *Yuri shimai* © Sun Magazine
Page 74 : *Comic yuri hime S* © 2007 Ichijinsha Inc.
Page 75 : *Yuri hime Wildrose* © 2007 Ichijinsha Inc.
Page 76 : *Apple Day Dream* by Jônôchi Nene © Jônôchi Nene / Ichijinsha Inc.
Page 77 : *Nanami to Misuzu* by Minakata Sunao © Minakata Sunao / Ichijinsha Inc.
Pages 77 et 78 : *Hanjuku joshi* by Morishima Akiko © Morishima Akiko / Ichijinsha Inc.
Page 78 : *Aoi Hana* © Takako Shinmura 2004, all rights reserved – VF © Asuka Éditions

Manga 10 000 images

- Page 78 : *Octave* by Akiyama Haru © Akiyama Haru / Kodansha Ltd
Pages 83 et 193 : *Honey and Clover* © 2000 by Chica Umino / Shueisha Inc. – VF © Kana (Dargaud-Lombard s.a.)
Page 84 : *Tôkyô Girls Bravo* © 2003 Kyoko OKAZAKI / Takarajimasha – VF © 2008 Casterman
Page 85 : *Renai shijô shugi* © by MINAMI Kanan / Shôgakukan Inc.
Page 87 : *Petit Comics* © Shôgakukan Inc.
Page 88 : *Bathroom gwawa* © Mari OKAZAKI 2000 – SHU-CREAM CO., LTD. – VF © Guy Delcourt Production
Page 90 : © 2006 Kodansha Ltd. All rights reserved.
Page 91 : *Zero Sum* © Ichijinsha Inc.
Page 95 : *FEEL Young* © SHODENSHA Inc.
Page 96 : *Usagi Drop* © Yumi UNITA 2006 – SHODENSHA Publishing Co., Ltd. – VF © Guy Delcourt Production
Page 98 : *Love Hate Love* © Tomoko YAMASHITA 2009 – SHODENSHA Publishing Co., Ltd.
Page 102 : *W-Juliette* © EMURA / HAKUSENSHA INC. / PIKA ÉDITION
Page 107 : *Otomen* © Aya Kanno 2007 / HAKUSENSHA Inc. – VF © Guy Delcourt Production
Page 109 : *Trinity Blood* © Kiyô KYUJYO / Sunao YOSHIDA 2004 / KADOKAWA SHOTEN Publishing Co., Ltd / – VF © Kana (Dargaud-Lombard s.a.)
Page 111 : *Angel* © by SAKURASAWA Erica / SHODENSHA Inc. – VF © Kana (Dargaud-Lombard s.a.)
Page 114 : *3.3.7 byôshi!!* © Mitsurô Kubo / Shûeisha Inc.
Page 115 : *Shônen Gangan* © SQUARE ENIX Co. Ltd.
Pages 119 et 122 : *Fullmetal Alchemist* © Hiromu Arakawa / SQUARE ENIX Co. Ltd. – VF © Éditions Kurokawa
Page 120 : *Ramma ½* © 1994 Rumiko Takahashi / Shogakukan Inc. – VF © Éditions Glénat
Page 122 : *Anne freaks* © 2001 Yua Kotegawa / Kadokawa shoten / Pika Édition
Page 122 : *Bitter Virgin* © Kei Kusunoki / SQUARE ENIX – VF © Ki-oon
Page 122 : *Ao no Exorcist* © 2009 by Kazue Kato / SHUEISHA Inc. – VF © Kazé
Page 122 : *Meshimase Sakura* © by PON Takahanada / Futabasha – VF © MC Productions
Page 122 : *Catch Me* © 2006 Takahiro Kawamoto / Futabasha Publishers Ltd. – VF © MC Productions
Page 122 : *Chevalier* © Tou UBUKATA / Kiriko YUMEJI / Kodansha Ltd. – VF © Asuka Éditions
Page 122 : *Chobits* © CLAMP / Kodansha Ltd. / Pika Édition
Page 122 : *Dosei Masion* © 2006 Hisae IWAOKA / Shogakukan Inc. – VF © Kana (Dargaud-Lombard s.a.)
Page 122 : *D.Gray-Man* © 2004 by Katsura Hoshino / SHUEISHA Inc. – VF © Éditions Glénat
Page 122 : *Kanojo ga shiniyatta* © 2000 Nobuyuki Isshiki / Mari Okazaki / SHUEISHA Inc. – VF © Guy Delcourt Production
Page 122 : *Dorobedoro* © 2002 Hayashida-Q. All rights reserved – VF © MC Productions
Page 122 : *Emma* © Kaoru Mori / Published by Enterbrain – VF © Éditions Kurokawa
Page 122 : *Evil heart* © 2005 by Tomo Taketomi / SHUEISHA Inc. – VF © Kana (Dargaud-Lombard s.a.)
Page 122 : *Go! Go! Heaven!* © by UMINO Yuko / Shogakukan Inc. – VF © Kana (Dargaud-Lombard s.a.)
Page 122 : *Sarai-ya Goyô* © 2006 by Natsume Ono / Shogakukan Inc. – VF © Kana (Dargaud-Lombard s.a.)
Page 122 : *Kami no shizuku* © 2005 Tadasghi Agi & Shu Okimoto / Kodansha Ltd. – VF © Éditions Glénat
Page 122 : *Guardian Dog* © 2005 Akira Shirakawa / Shouko Fukaki – VF © Ki-oon
Page 122 : *Kore ga watashi no goshojin sama* © MATTSU / Asu TSUBAKI / SQUARE ENIX Co. Ltd. VF © Asuka Éditions
Page 122 : *Ichigo 100 %* © 2002 by Mizuki Kawashita / SHUEISHA Inc. – VF © Tonkam
Page 122 : *Kaen Merry Go Round* © 2004 Haruko Hashiwagi / Shogakukan Inc. – VF © Guy Delcourt Production
Page 122 : *Kashimashi - Girl meets girl* © 2005 by Satoru Akahori / Yukimaru Katsura / ASCII Media Works – VF © Ki-oon
Page 122 : *Kekkaishi- shi ayakashi hojinden* © by TANABE Yellow / Shogakukan Inc. / Pika Édition
Page 122 : *Koko* © 2005 Fumiyo Kohno / Ohzora Publishing Co. – VF © Éditions Glénat
Page 122 : *Hitsui no uta* © 2002 Kei Toume / Gentosha Comics – VF © Guy Delcourt Production
Page 123 : *Ren-ai Junkies* © Kyo HATSUKI 2000 (AKITASHOTEN JAPAN) – VF © Taifu Comics
Page 123 : *Nui!* © by MUKAI Natsumi / Jive – VF © Ki-oon
Page 123 : *Nora – The Last Chronicle Of The Devildom* © 2004 by Kazunari Kakei / SHUEISHA Inc. VF © PaniniFrance S.A.
Page 123 : *Peace Maker kurogane* © Nanae Chrono 2002 / MAG Garden Corp. – VF © Kami
Page 123 : *Maô - Juvenile Remix* © Kotaro ISAKA, Megumi OSUGA / Shogakukan Inc. – VF © Éditions Kurokawa
Page 123 : *Hana to mitsubachi* © by ANNO Moyoko / Kodansha Ltd. / Pika Édition
Page 123 : *Katekyo Hitman Reborn!* © 2003 by Akira Amano / SHUEISHA Inc. – VF © Éditions Glénat
Page 123 : *Kyourai no Rime* © 2009 Rumiko TAKAHASHI / Shogakukan Inc. – VF © Kazé
Page 123 : *Saint Seiya - Lost Canvas - Meïô shimwa* © 2007-2008 Masami Kurumada / Shiori Teshirogi (AKITASHOTEN JAPAN) – VF © Éditions Kurokawa
Page 123 : *Shichinin no nana* © Yashuhiro IMAGAWA / Azuka KUNIHIRO / GENCO 2002 (AKITASHOTEN JAPAN) – VF © Taifu Comics
Page 123 : *Shaina Darkkuru* © Yukari Higa / Bunjuro Nakayama 2007 / MEDIAWORKS Inc.
Page 123 : *Suikoden III* © Aki Shimizu / Konami Digital Entertainment Co. / Media Factory Inc. – VF © MC Productions
Page 123 : *Sumomo momomo* © Shinobu Ohtaka / SQUARE ENIX Co. Ltd. – VF © Éditions Kurokawa
Page 123 : *Superior - Superior Cross* © ICHTYS / SQUARE ENIX Co.Ltd. – VF © Ki-oon

Crédits iconographiques et glossaire

- Page 123 : *Taimashin taidou-ben* © Hideyuki KIKUCHI / Misaki SAITO - Gentosha Comics Inc. – VF © Taifu Comics
Page 123 : *Tales of Symphonia* © Kosuke Fujishima © NAMCO BANDAI Games Inc., All Rights Reserved
© Hitoshi Ichimura / MAG Garden – VF © Ki-oon
- Page 123 : *Tokyo Toy Box* © UME / Gentosha Comics – French edition © Doki-Doki
Page 123 : *Mitsudomoe* © Sakurai Norio 2008 / Akita Publishing Co. – French edition © Doki-Doki
Page 123 : *Vampir* © 2008 by Nastumi TSUKI/Kodansha Ltd. – VF © PaniniFrance S.A.
Page 123 : *Vampire jujukikai* © Kyo Shirodaira, Yuri Kimura / SQUARE ENIX Co.Ltd. – VF © Ki-oon
Page 123 : *Venus Versus Virus* © Atsushi SUZUMI/ASCII MEDIA WORKS – VF © MC Productions
Page 123 : *Water* © 1998 Kiriko Nananan / SHODENSHA Inc. – VF © 2009 Casterman
Page 123 : *Whistle!* © 1998 by Daisuke Higuchi / SHUEISHA Inc. – VF © PaniniFrance S.A.
Page 123 : *Zelda no densetsu: Toki no ocarina* © 2009 Nintendo / Akira HIMEKAWA / Shogakukan Inc.
VF © MC Productions
- Page 123 : *Zombie Loan* © 2003 Peach-Pit / SQUARE ENIX – VF © Asuka Éditions
Page 124 : *Ikenai! Runa-sensei* © Sumiko Kamimura / Shûeisha Inc.
Page 124 : *Cross and Crime* © Kyô Hatsuki / AKITASHOTEN JAPAN
Page 124 : *Working Girl H* © Akiko Monden / Shûeisha Inc.
Page 125 : *Fifteen Love* © Natsuko Heiuchi
Page 125 : *Chi's Sweet Home* © Kanata Konami / Kodansha Ltd.
Page 127 : *Umezu kazuo den* © Keiko Takemiya
Page 127 : *Arata kangatari* © Yuu Watase / Shôgakukan Inc.
Page 128 : *Sangatsu no lion* © Chica Umino / Kodansha Ltd.
Page 129 : *Mousoushoujo otakukei* © Natsumi Konjoh 2004 / Futabasha Publisher Co. – French edition © Doki-Doki
Page 132 : *Deluxe Margaret* © Shûeisha Inc.
Page 134 : *Malika* © Fusocha Publishing
Page 141 : *Comic High!* © Futabasha Publisher Co.
Page 142 : *Sylph* © MEDIAWORKS Inc.
Page 146 : *Kurobara Alice* © Setona MIZUSHIRO 2008 (AKITASHOTEN JAPAN) – VF © Asuka Éditions
Page 147 : *Kyuso wa cheese no yme wo miru* (shinsoban) © 2009 Setona MIZUSHIRO / Shogakukan Inc
VF © Asuka Éditions
- Page 148 : *Kaze no sonata* © 1982 Chieko Hara / Kodansha Ltd.
Page 149 : *Diamond Head* © 2001 Setona MIZUSHIRO / Shogakukan Inc. – VF © Asuka Éditions
Page 150 : *Houkago Hokenshitu* © Setona MIZUSHIRO 2005 (AKITASHOTEN JAPAN) – VF © Asuka Éditions
Pages 154 et 156 : *Kaikain Phrase* © Mayu SHINJO / SHOGAKUKAN INC. / PIKA ÉDITION
Page 155 : *Midnight Secretary* © Tomu OHMI / Shogakukan Inc. – VF © MC Productions
Page 157 : *Yokujo* © Max © 2004 by Ayane Ukyo / Shueisha Inc. – VF © PaniniFrance S.A.
Page 158 : *Private Prince* © 2005 Maki ENJOJI / Shogakukan Inc. – VF © Kazé
Page 160 : *LOVE ★ COM* © 2001 by Aya Nakahara / SHUEISHA Inc. – VF © Guy Delcourt Production
Page 164 : *Itadakimasu* © 2004 by Yuki Yoshihara – VF © MC Productions
Page 167 : *Virgin Hotel* © Tomoe NAKAGAKI 2007 (AKITASHOTEN JAPAN) – VF © Taifu Comics
Pages 174 à 176 : *7 SEEDS* © 2002 Yumi Tamura / Shogakukan Inc. / Pika Édition
Page 177 : *Gakuen Alice* © 2002 by Tachibana Higuchi / HAKUSENSHA Inc. – VF © Éditions Glénat
Pages 179 et 180 : *Aino jikan* © EBINE Yamaji / SHODENSHA – VF © Asuka Éditions
Pages 181 et 182 : *Banana Fish* by YOSHIDA Akimi © 1986 by YOSHIDA Akimi / Shogakukan Inc.
VF © PaniniFrance S.A.
- Page 183 : *Private opinion* by YOSHIDA Akimi © 1995 by YOSHIDA Akimi / Shogakukan Inc.
Pages 184 et 185 : *Bokura ga ita* by Yuuki OBATA © 2004 by Yuuki OBATA All rights reserved – VF © MC Productions
Pages 186,187 et 188 : *Anoko to isho* ©1999 by Sakura Fujisue / Shueisha Inc. – VF © Guy Delcourt Production
Pages 189 et 190 : *Crossroad* © 2003-2006 Shioko MIZUKI (AKITASHOTEN JAPAN) – VF © Taifu Comics
Page 191 : *Fushigi Yugi* by Yuu WATASE © 1992 by Yuu WATASE / Shogakukan Inc. – VF © Tonkam
Page 193 : *Fushigi Yugi gembu gaiden* by Yuu WATASE © 2003 by Yuu WATASE / Shogakukan Inc. – VF © Tonkam
Page 194 : *Hana-yori dango* © 1992 by Yoko Kamio / Shueisha Inc. – VF © Éditions Glénat
Pages 198 et 199 : *Owan kourou Host Club* © 2003 by Bisco Hatori / HAKUSENSHA Inc. – VF © PaniniFrance S.A.
Page 200 : *Nodame Cantabile* © Tomoko NINOMIYA / Kodansha Ltd. – VF © Pika Édition
Pages 202 et 204 : *Onmyouji* © 1999 by Reiko Okano / Baku Yumemakura / HAKUSENSHA Inc.
VF © Guy Delcourt Production
- Pages 206 et 207 : *Shirube no Michi* © Kitaa Konno 2005 / Gentosha Comics Inc. – VF © Taifu Comics
Page 207 : *Akari wo Kudasai* © Kitaa Konno 2002 / Gentosha Comics Inc. – VF © Taifu Comics
Pages 208 et 209 : *Oboku* © by Fumi Yoshinaga / HAKUSENSHA Inc. – VF © Kana (Dargaud-Lombard s.a.)
Pages 210 et 211 : *Shiori & Shimiko* © MOROHOSHI Daijro / Asahi Sonorama – French edition © Doki-Doki
Pages 212 et 213 : *Skip Beat!* © 2002 Yoshiki Nakamura / HAKUSENSHA – VF © 2008 Casterman
Pages 214 et 215 : *Strawberry Shortcake* © 2002 Kiriko Nananan / SHODENSHA – VF © 2006 Casterman
Pages 218 et 220 : *X* © CLAMP 1999 / KADOKAWA SHOTEN Publishing Co., Ltd. – VF © Tonkam

Glossaire

Retrouvez le glossaire complet sur notre site www.editions-h.fr

Bishōnen : « Beau jeune homme », le plus souvent grand, mince, avec de longs cheveux à l'allure plutôt androgyne.

Dōjin/Dōjinshika/Dōjinshi : Les *dōjin* sont des groupes d'auteurs amateurs, regroupés en club ou association. On désigne les auteurs sous le terme de *dōjinshika* et ils produisent des fanzines qui sont appelés *dōjinshi*.

Drama : Séries, souvent à petit budget, tournées pour la télévision avec de véritables acteurs qui ne durent généralement qu'une ou deux saisons. De nombreux mangas y sont ainsi adaptés plus ou moins librement.

Hentai : Pornographie pour public masculin. Des magazines et des collections de mangas sont dédiés à ce genre et ses dérivés. On parle aussi de « *ecchi* » mais ce n'est pas à réellement d'une catégorie, il s'agit juste de la prononciation du « H » de *hentai*, signifiant au Japon ce que le « X » signifie en France. Néanmoins, par l'utilisation du terme « *ecchi* », on sous-entend en Occident un côté moins *hard* que le *hentai*.

Magical girl : Petite fille d'une dizaine d'années, magicienne d'origine ou bien recevant des pouvoirs magiques d'une petite mascotte ou d'une baguette. Elle a souvent le pouvoir de se transformer en adolescente et utilise ses nouveaux talents dans la vie quotidienne pour aider ses amis ou pour combattre le mal. Elle tombe souvent amoureuse d'un garçon plus âgé, le prince charmant idéal. La première *magical girl* fait son apparition au Japon en 1966 avec *Sally la petite sorcière*.

Mangaka : Auteur de manga. Il/elle peut s'occuper du dessin, du scénario ou des deux à la fois (le cas le plus fréquent). Ils sont généralement aidés par des assistants qu'ils rémunèrent et qui sont chargés de réaliser un travail précis : tracer les cases, appliquer les trames, dessiner tout ou partie du décor, encrer tout ou partie du dessin, etc.

Mangashi : Abréviation de « *manga zasshi* » (« périodique de manga »). C'est un magazine de bande dessinée. Certains sont hebdomadaires, d'autres bimensuels, mensuels, bimestriels, voire annuels. Les mangas sont tout d'abord prépubliés, au rythme d'un chapitre à la fois, avant d'être édités sous forme de volumes reliés (*tankōbon*). Ces magazines se trouvent partout, aussi bien dans les kiosques, les librairies, les distributeurs automatiques, etc. Ce sont ces mêmes magazines qui permettent la classification éditoriale en termes de *shōnen*, *shōjo*, *seinen*, *josei*, etc. selon le public qu'ils visent.

Moe : Prononcer « moé ». Le terme se rapporte à un sentiment fétichiste ou une attraction plus ou moins sexuelle vis-à-vis de personnages, généralement jeunes, mignons et féminins, stéréotypés. On retrouve ces derniers aussi bien dans les mangas, les animés que les jeux vidéo.

Otaku : Terme qui désigne les personnes obsédées par l'objet de leur passion (mangas, animés, maquettes, jeux vidéo...) et pouvant perdre toute relation sociale et préférer rester enfermées chez elles sans contact avec qui que ce soit (au Japon, on parle dans ce cas d'*bikikomori*). En français, la notion est nettement moins péjorative et fait référence aux fans de manga et/ou d'animés.

Shōnen/Shōjo/Seinen/Josei : Rappelons sommairement la classification éditoriale des bandes dessinées japonaises pour le grand public : *shōnen* pour les jeunes garçons, *shōjo* pour les jeunes filles, puis, plus tard, *young seinen* pour les lycéens, *seinen* pour les étudiants et jeunes adultes ainsi que *josei* pour les jeunes femmes. Dans ce dernier cas, on parle aussi de *ladies comic* (レディースコミック) même si certains magazines utilisent le terme *josei muke* (女性向け). Ces classifications sont de plus en plus contestables, surtout quand elles sont utilisées en Occident, car elles recouvrent de moins en moins la réalité éditoriale au Japon.

Shōnen ai : « Amour entre jeunes garçons ». À l'origine, il s'agit d'une sous-catégorisation du *shōjo* apparue en 1990. En Occident, le terme fait plutôt référence aux amours platoniques entre des *bishōnen*.

Tantōsha : Responsable éditorial chargé par un *mangashi* de gérer un ou plusieurs *mangaka* afin de s'assurer que les chapitres commandés sont rendus à temps et correspondent à la ligne éditoriale du magazine. Au début, son travail consistait surtout à récupérer les originaux dans les temps. Actuellement, la fonction de *tantō* varie énormément selon l'éditeur ou l'auteur.

Attention !

Le sens de lecture original a été gardé pour le manga. Ci-contre, se trouve donc la fin de la nouvelle *À la mer en pyjama*.





À la mer en pyjama



Découverte